

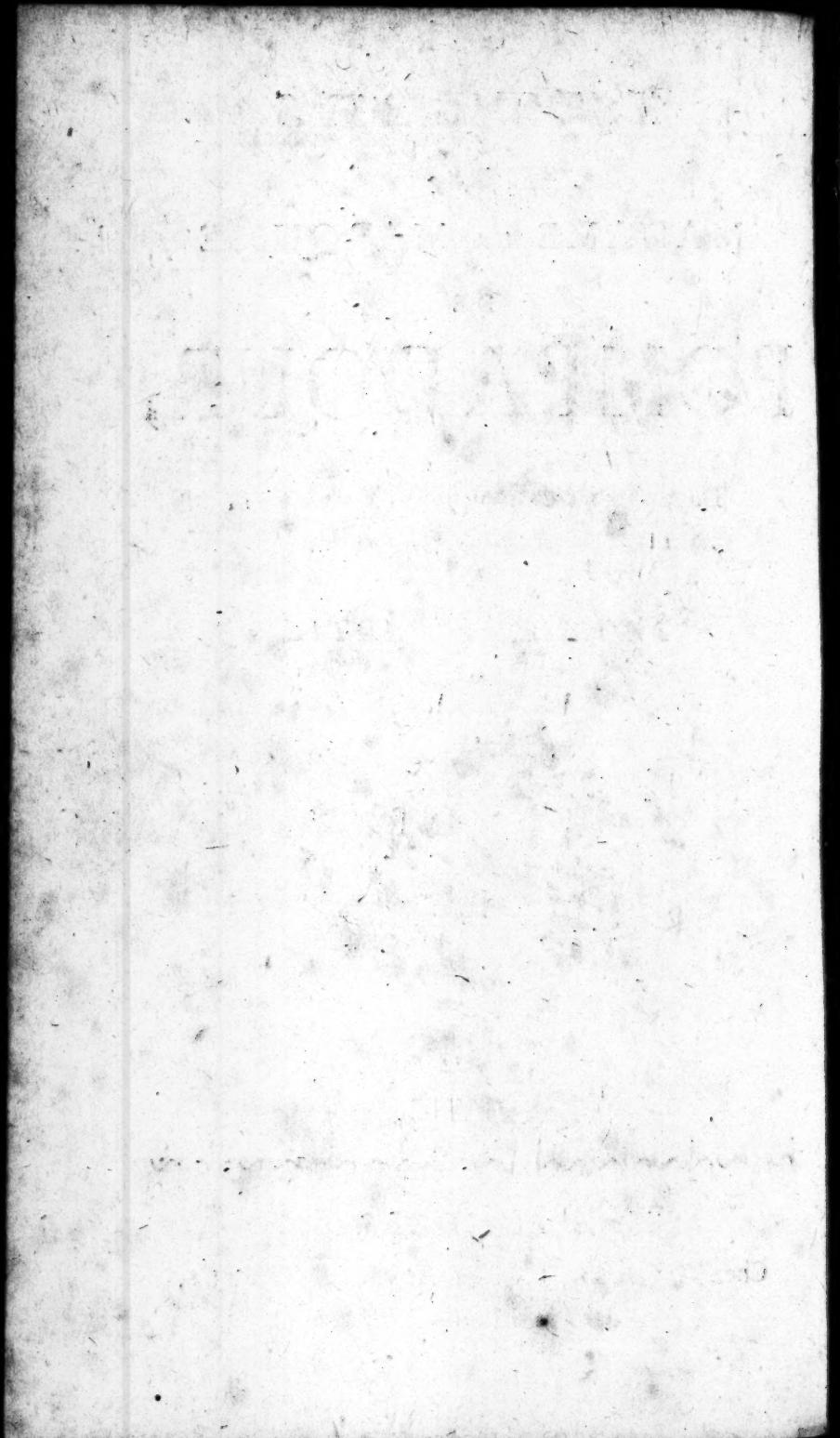
LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis MDCCXLVI jusqu'à MDCCLII
inclusivement.

TROISIEME PARTIE.



A LONDRES,
Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,
dans le Strand, 1772.





AVERTISSEMENT.

Le Lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les Lettres suivantes le même esprit, le même cœur & la même main qui l'ont déjà charmé.

Celles-ci ne sont parvenues à l'éditeur qu'après la publication des autres, & elles ne lui ont pas paru moins dignes de ses soins: le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaisir.

On y trouvera les six premières années de Madame de POMPADOUR, aussi brillantes que le reste de son re-

A 2 gne,

AVERTISSEMENT.

gne, & les commencemens convenables à la suite d'un si célèbre caractère.

Si le Recueil précédent s'est si bien légitimé, celui-ci ne sauroit être mal reçu; car il commence à la fois & achève la Correspondance Epistolaire de la Marquise.

LET-

LET T R E S
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
P O M P A D O U R.

LETTRE I.

*A Monsieur BRIDGE *), Valet-de-Chambre du Roi.*

1746.

Je vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du Roi vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singuliere affaire de l'ambition demande un profond secret: il faut que le plan, s'il vient à réussir, paroisse seulement un effet du hazard. Le Roi me vit hier, & m'observa en passant: il apperçut mon trouble; mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne fais quand il les aura. Il est

A 3

con-

* Un Irlandais.

continuellement assiégeé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur: hélas! que ne le connoît-il ce cœur?

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote. Elle est actuellement sous la direction du pere de la Valette, Général de l'oratoire. Hélas! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion? Heureux les indifférens! On dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame: mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit-là, se mit à crier tout haut: *Eh, voilà bien du bruit pour une P...* La Comtesse se tourna vers lui, & lui dit avec beaucoup de douceur: *Monsieur, puisque vous me connoissez si bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma foiblesse, où mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espere qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur, venez demain me voir; j'ai beaucoup de choses à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.

LETTRE II.

A Monsieur BINET.

1746.

Je suis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge: peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foi-blesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie: mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le Roi? Parle-t-il de moi? N'a-t-il pas envie de me voir? A-t-il quelque estime pour votre cousine? De grâce, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit; & j'aurai besoin de vous, aussi bien que de l'officieux Duc, qui continue à me soutenir hardiment que le grand Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur: j'espere qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mère. Je vous embrasse, mon cher cousin; ne manquez pas de venir.

A 4

LET-

LETTRE III.

*Au Maréchal de SAXE.**Septembre 1746.*

Vous êtes toujours malade, & vous battez toujours le Duc de Cumberland; c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites âmes diraient, *moins de gloire et plus de santé*; mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres: ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richesses; ce sont des sang-sues; vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne; & vous méritez bien de la savoir, si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine & de l'air guerrier d'un prisonnier Anglois, & lui dit: *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre?* Le soldat reprit vivement: *Nous avions assez d'hom-*

*d'hommes comme moi; mais il nous en man-
quoit un comme le Maréchal de Saxe.* Il y
avoit dans cette réponse beaucoup d'esprit
& de vérité. Le Duc de Cumberland est
auprès de vous ce qu'étoit le pauvre Maré-
chal de Villeroi vis-à-vis du terrible Marl-
borough, un Pygmée qui veut faire face à
un géant. Au reste, on dit que c'est un
Prince généreux & magnanime, quoiqu'il
se soit deshonoré à l'affaire de Culloden,
en massacrant sans pitié deux mille *)
montagnards qui demandoient la vie à ge-
noux: mais personne ne disputera que ce
ne soit un mauvais Général. Quant à sa
victoire sur les Ecossois, ceux-ci, quoi-
que vaincus, ont acquis plus de gloire
que lui: vingt mille hommes en devoient
naturellement battre cinq: il n'y a pas là de
prodige.

On croit que le siège de cette place que
vous attaquez, sera difficile: mais y a-t-il
rien de difficile pour vous? Faites vite
cette conquête en dépit de nos politiques,
& puis venez chanter le *Te Deum* avec
nous. Vous verrez l'église de Notre-Da-
me ornée de vos trophées: on peut juste-
ment vous en appeler le *tapisser*, comme

A 5

on

*) Il faut qu'il y ait de l'exagération.

on le disoit du Duc de Luxembourg.
Adieu, Mars; tout le monde vous aime &
vous désire.

LETTRE IV.

A la Comtesse de BRE'ZE.

1746.

Vous me faites rire avec votre gros Hollandais; il est gauchie & lourd. Je sais qu'il est assommant; cependant il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis: si vous voulez que vos connaissances soient parfaites, cherchez en parmi les anges. L'ambassadeur Van Hoy est un tout autre homme; il a du mérite, & vous avez raison de l'estimer: il est même quelquefois agréable & piquant, comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier: au dessert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table, & Fontaine lui dit: *Monsieur l'Amphassadeur, c'est du fruit de votre païs.* A ces mots Van Hoy, se leve brusquement, met la main dans sa poche, & jette sur la table une poignée de ducats, en disant: *en voilà aussi.*

Si

Si vous allez au Val de Grace, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Senneterre. Hélas! elle a choisi la meilleure part: le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs; à présent elle veut être sainte: voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chère Comtesse? Faites comme il vous plaira: mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A Monsieur van Hoy, Ambassadeur d'Hollande en France.

Avril 1747.

Ce n'est pas à moi, mais au ministre, que votre Excellence auroit dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

Vous savez que, dès le commencement de la guerre, le Roi n'a jamais demandé autre chose à votre République que d'être neutre dans cette grande querelle des prin-

principales puissances d'Europe; & il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prières & ses offres: ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toute espèce, sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la Cour de Vienne; ils ont même mis une armée sur pied, que les François ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les tems la politique de France fera d'exiger la neutralité des Sept Provinces: c'est son intérêt, c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paroît juste & nécessaire: on vous a prié d'être neutre, vous ne l'avez pas voulu; il faut donc vous y forcer: nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandais se feront toujours une gloire d'être les amis de la France: cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas: cependant

dant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre: permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous en particulier, Monsieur l'Ambassadeur, le Roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. • Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre ministère, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise du SAUSSAY.

Avril 1747.

Les nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation: je prévois que la France sera forcée de prendre le païs de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre Lord Lovat: on ne fauroit mourir avec plus de courage: aussi étoit-il Ecossois; ces gens-là savent se battre & mourir. Une heure avant son exécution, il a déjeûné avec grand appé-

appétit & plaisanté ses bourreaux; il est monté sur l'échafaud aussi gaïement que s'il étoit allé à une fête, & a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc les amis du Prince Edouard qui sont tous sacrifiés, l'un après l'autre: les Anglois ne savent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens, & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable: il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés, sont charmans; la Déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde; on les admire, & je suis contente. Mais je vous prie, ma chère amie, de ménager vos beaux yeux: le dessein ne doit être qu'un amusement; n'en faites pas une occupation, &c.

LETTRE VII.

Au Duc de Boufflers.

1747.

Vous connoissez, Monsieur le Duc, toute mon estime pour vous; il s'est présenté

senté une occasion de vous en donner une petite preuve, & je ne l'ai pas laissée échapper. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Génes, que les Autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement, lorsque la république vous aura pour son défenseur: ces pauvres pantalons disent qu'ils ne sauroient se défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution singulière, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire, & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains: allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe; ils y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon: ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque Etat d'Ita-

d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du Saint Empire. En conséquence les Princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en peuvent point avoir de plus sûr ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulens, inquiets & factieux: c'est pour cela que j'ai conseillé au Roi de leur envoyer un homme qui fut à la fois bon officier & judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intractable de la terre. Louis XI. les connoissoit bien; ils lui envoyèrent un jour des députés pour lui offrir la souveraineté de leur république: *Vous vous donnez à moi*, dit ce Prince, *& moi je vous donne au diable*. Pour vous, Monsieur, ne les donnez pas au diable; mais allez les sauver par reconnaissance & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, & ne vous souhaite-rai pas les talens & le courage nécessaires pour réussir: vous avez tout cela; mais vous aurez besoin de patience; en avez-vous? &c.

LETTRE VIII.

A la Marquise de FONTENAILLES.

J'ALLOIS vous écrire & vous gronder, lorsque j'ai reçu de vous une Lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle a désarmé ma colère, & je suis prête à vous embrasser. Cependant une Lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le choix de ma compagnie, et que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime & que j'aime à voir: pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir?

Je suis seulé au milieu de cette foule de petits seigneurs qui me haïssent & que je méprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs pettesses & leur fausseté les rendent insupportables: je ne le leur dis pas, mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est à présent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes; pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retient: plaignez ma foiblesse. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq

III. Partie.

B

cens

cens bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV a cinq cens singes qui l'obsédent tous les jours à son lever; mais c'est rarement qu'ils le font rire: il n'est gueres moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourroit les consoler: mais les Rois n'ont point d'amis; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir; ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez: je ne suis pas tout - à - fait à plaindre. Quand viendrez - vous ici? Ne manquez pas d'amener Mademoiselle de Fontenailles: vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.

LE T T R E IX.

Au Maréchal de BELLE-ISLE.

1747.

JE suis très - fâchée, pour vous et pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du Chevalier de Belle - Isle, & on dit que jamais sage Général ne se fit tuer: ceux qui

par-

parlent de la sorte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. Mr. votre frère avoit peut-être trop de feu; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté; il est tombé dans le champ d'honneur: c'est la gloire & la récompense des héros, & c'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être gueres à une femme de parler de ces matières: l'ambition de la plupart de notre sexe est de plaisir aux vivans, sans s'embarrasser des morts: celle du vôtre, est de se faire casser la tête. Chacun a son goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous ressemblent.

Toute la France est dans des mortelles alarmes au sujet de cette subite irruption des Autrichiens & des Piémontois en Provence. Quant à moi, quoique bonne François, je n'ai pas la moindre crainte: n'êtes-vous pas là?

Tandis qu'on se bat, nos ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroissent pas aussi admirables que je me les figurois avant de les voir de près.

L'art d'un politique est de tromper et de mentir à propos pour le bien de l'Etat: il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie: je m'Imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pas sans doute de mon avis; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, Monsieur le Maréchal, de battre bien ces Messieurs qui ont tué le pauvre Chevalier; je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles: le Roi vous récompensera en Roi, & moi en jolie femme: je vous laisserai peut-être baisser ma main. Adieu, Monsieur le Maréchal; souvenez-vous de votre belle retraite de Prague: j'ai promis la victoire; ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la Marquise de Blagni.

Ne voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baisser? Ils sont si jolis! Leurs tendres caresses rappellent des souvenirs bien doux, & ne manquent jamais de faire rêver les filles: c'est pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Montespan avoit six souris blanches qu'elle atteloit à un petit carrosse de filigrainme, & qui prenoient la liberté de mordre ses belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens ou des chats; je n'aime pas tout cela, je n'aime que mes pigeons.

Le Roi est à la chasse: je n'ai pas voulu l'accompagner parce que j'étois de mauvaise humeur, ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il est comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au sermon, qui étoient *un fort chasseur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi, & Louis XV est bon; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse, la Reine passe son temps à prier Dieu: c'est une sainte; les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant; car le monde, avec tout son éclat & ses plaisirs, m'ennuie quelquefois à mourir: mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux âmes; l'une pour approuver le bien, & l'autre pour faire le mal.

Cependant la Reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut; c'est qu'elle me hait: elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les Reines, comme les autres, à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'ai pas ce défaut-là, graces à Dieu: j'aime cette Princesse & je la révere, parce qu'elle est vertueuse, & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie, & vous le favez bien, &c.

LETTRE XI.

Au Maréchal de SAXE.

1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à

à vaincre les Anglois: cette gloire vous étoit réservée. Un Maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarrasse pas par qui le Roi soit servi, pourvu qu'il le soit bien, & qui ne connoît pas les petites-fées de la jalouſie, disoit dernièrement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesſe de Turenne. Je ne fais pas si ces célèbres Généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier règne, étoient aussi grands qu'on les représente; mais je fais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide; ils attaquaient, mais vous nous défendez: ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, Monsieur le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas: l'amour fait les héros, & les rend sages. Charles XII. de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé; mais il a été puni, il est mort fou & malheureux. Les anciens Germains disoient, *qu'il y avoit quelque chose de divin dans une belle femme*: je suis presque de leur avis, & je pen-

se que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cer-
veau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvel-
le victoire; prenez encore cinq ou six villes
pour vous amuser le reste de la campagne,
& puis venez voir vos amis.

Les conférences de Breda continuent tou-
jours; je ne sais à quoi elles aboutiront, &
si elles nous donneront la paix, dont la Fran-
ce a grand besoin: mais nos plénipoten-
tiaires demandent trop, & les ennemis
n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cet-
te pompeuse négociation se réduira à rien;
elle n'a produit jusqu'ici que des compli-
mens & des réverences. Vous n'en êtes
sans doute pas fâché; car pour vous autres
héros, votre gloire & votre plaisir consi-
stent à tuer les hommes. Mais le Roi seroit
bien - aise de les rendre heureux; c'est pour
cela qu'il est toujours prêt à donner la paix:
mais il faut aussi qu'elle soit honorable &
utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la
chapelle du Roi pour la bataille de Lawfelt;
mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me
paroît injurieuse à Dieu: c'est comme si quel-
qu'un

qu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorgier ses enfans; il seroit plus juste & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le Comte de Frise? J'espere qu'il ressemblera à son oncle. Le Roi songe à le marier, & à l'établir d'une maniere digne de vous & de lui. Adieu, Monsieur le Maréchal; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir soin de votre santé pour le service du Roi & la satisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un seul homme est une calamité publique; c'est ce que la France éprouveroit si elle avoit le malheur de vous perdre.

LETTRE XII.

Au Comte de Löwendal.

1747.

JE vous remercie de votre Lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Berg-op-zoom en dépit de l'envie & des Hollandais. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pu vous résister; ce qui prouve que les

B 5 Fran-

François sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des villes pendant toute cette guerre, comme en se promenant; mais la prise de cette dernière, met le comble à leur gloire & à la vôtre. Je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les Alliés disent dans leurs gazettes, que vos troupes, en entrant dans la ville, ont massacré sans distinction, hommes, femmes & enfans. Je ne sais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples; mais je sais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les François ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre: ils aiment la victoire, & non pas le sang.

Continuez, Monsieur le Comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez, & on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands capitaines soient étrangers; c'est

c'est une remarque que le Roi a faite en apprenant la prise de Berg - op - zoom : il s'étonnoit que la nation ne produisât plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le Prince de Conti, qui étoit présent, reprit tout haut : *C'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot est piquant ; mais il y a peut-être quelque vérité.

La Comtesse de Löwendal vint hier à l'audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Berg - op - zoom ; je donne au Comte le bâton de Maréchal de France, & j'espere avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets.* Je vis ensuite cette Dame en particulier, & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe, elle a le sens & l'esprit du vôtre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne, c'est une dette que je lui dois & que je lui payerai toujours avec plaisir ; je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile, j'espérois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le Roi vient de donner un régiment à votre fils. M. d'Argenson n'en étoit pas d'avis,

vis, à cause de sa grande jeunesse; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille:

*Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.*

J'avois raison: le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, Monsieur, seulement une bonne santé: vous trouvez tout le reste en vous-même.

LETTRE XIII.

A la Comtesse de BREZE.

JE viens de renvoyer une femme ennuy-euse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a guere d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi, la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie, est un rustre: j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre: j'en suis bien aise; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanloo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance: di-
tes-

tes-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces levres de rose que je prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres & touchans qui me disent si bien: *je vous aime.*

On dit qu'un Sultan fit un jour appeller dans son ferrail un fameux peintre Vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite: mais le peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce Prince jaloux le trouva fort impertinent & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'opéra: j'ai presque envie d'y aller & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmotte, & vous, comme il vous plaira: mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE XIV.

Au Maréchal de Saxe.

1747.

Vous nous envoyez toujours de bonnes nouvelles; chacune de vos Lettres annonce une victoire ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les Lettres de César étoient sans doute de même: mais ce César se portoit bien quand il conqueroit le monde pour lui, & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous: avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, Monsieur de Bris-sac, qui étoit à la dernière action, & qui m'en rapportoit les particularités, dit: *Je soupai avec Saxe, la veille de la bataille.* Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de Général, il devroit au moins dire, *Monsieur de Saxe.* *Eh, morbleu, Madame,* reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit Monsieur César, Monsieur Alexandre?* Cette faillie Gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, Monsieur le Maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand: les héros ne devroient jamais être malades.

Les Hollandois murinurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur voisinage: ils se ressouviennent de l'invasion de Louis XIV; ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas; & je suis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reste, la faction Angloise est toute-puissante chez eux par l'influence de la maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur païs va être exposé: mais ils murinurent tout bas, & sont sans

sans pouvoir. Leur ministre Van Hoy présente sans cesse mémoires sur mémoires; il proteste que leurs Hautes Puissances sont pleines de respect pour le Roi, & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos ministres lui protestent que la nation Françoise a le plus grand respect pour l'illustre nation Hollandoise, & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ses portes, & que vos victoires nous procureront une paix que les héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a besoin. Les Français meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le Roi*.

Je vous salue, &c.

LETTRE XV.

A la Duchesse de DURAS.

SAVEZ - vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine? C'est la Princesse de Saxe. On va envoyer un certain Duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous con-

connaissez ce Duc: il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant, ce mariage sera singulier; le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-père, & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des Princes est comme celle des Dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siècle le Duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V, Roi d'Espagne, son gendre, & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon père?

Après tout, je suis bien aise qu'on donne une femme au Dauphin; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête: le mariage est le meilleur remède contre cette maladie des âmes foibles. Le jeune Prince est bon, comme son père, & il ne manque pas de sens; mais son éducation a été fort négligée. On avoit proposé au Cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'Abbé Rome, homme savant & plein de probité: son Eminence répondit, qu'il avoit trop d'esprit; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en

III. Partie.

C

faire

faire ce qu'on appelle un Saint qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans, espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi & de la faire souvenir de sa parole: il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle est assez bonne; je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse, & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie, &c.

LETTRÉ XVI.

A Monsieur d'ARGENSON.

1747.

Je suis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'Etat, de ce qu'on appelle votre disgrâce. Le Roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître: ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits-maîtres, ennemis jurés du mérite & des talents qu'ils sont incapables d'avoir; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils

sont

sont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni souffrit que le cheval en mangeât: quoiqu'ils soient sans génie pour servir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent: *quella rabbia della gelosia!*

Votre propre exemple, Monsieur, fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un Stoïcien; je n'en suis pas surprise, je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour devise avec ces mots: *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur: ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante; la mauvaise l'est aussi. Quoique le Roi soit prévenu, il est aussi bon & juste; il sentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au Roi le plus grand ministre du siècle, & de vous prouver que je ne suis pas ingrate, &c.

LETTRE XVII.

A Mademoiselle ALEXANDRINE.

1747.

Comment vous portez-vous, mon bel ange? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mère, & mon cœur m'en assure. Vos dames sont fort contentes de vous: elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit & vos grâces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire & vous faire un jour estimer. Venez me voir Vendredi prochain avec votre petite amie, Mlle de Rosières. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera: il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelquechose de considérable pour vous. Adieu, ma chère enfant, ayez soin de votre santé, & aimez votre mère autant qu'elle vous aime.



LET.

LETTRE XVIII.

A la Comtesse de NOAILLES.

1747.

bel
que
non
fort
asser
Con-
eurs
aire
redi
de
e fa
vent
que,
asse
ous.
otre
elle

Que faisiez-vous hier avec ce grand flan-
drin de Marquis? Je le haïs parce qu'il
est sot & ennuyeux; il ne fait ni rire ni
parler comme les honnêtes gens, & je ne
le vois jamais que je n'attrape un bon mal
de tête. Il a un de ces visages bêtes que
les Italiens appellent *volto senza senno*. Ce-
pendant on dit qu'il est bon, généreux, &
toujours prêt à servir ses amis & les malheu-
reux. J'ai de la peine à le croire, car il
faut avoir de l'esprit pour faire du bien; les
sots en sont incapables. En un mot, Ma-
dame la Comtesse, avec votre permission,
cet homme n'est pas de ceux que j'aime
à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui? Je
me suis levée à six heures du matin, & j'ai
été pleurer dans le parc parmi les rossignols
qui n'y faisoient pas attention. Je suis tri-
sée pour bien des raisons, & je commence
à m'appercevoir que j'ai fait une folie en
venant à la cour. La pompe, la grandeur,
les plaisirs de cette terre enchantée ne m'en-

chantent plus: le charme est fini, & je ne retrouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, & je suis assez gaie: nous sommes les machines de la providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir & l'autre de douleur, qui se vident & se remplissent alternativement.

Le Roi Très-Chrétien est, comme moi, triste & gai tour à-tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de petits airs qu'il aime beaucoup: nous chantons & paroissons contens. Le divin Jelioite est toujours l'âme de ces petits concerts; il fait pour un moment nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la sérénité dans l'esprit du Prince, & par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe; car un Monarque, qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout quand cette vaillance est dissipée.

Pour vous, ma chere Comtesse, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuse; mais soyez sûre que dans la tristesse, ou dans

la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse. Le Comte aura le commandement d'Alsace: priez-le de m'aimer aussi, & de ne me plus gronder.

LETTRE XIX.

Au Marquis de LUGEAC.

Le Roi vient d'accorder un Régiment à votre fils, en considération de vos anciens services & de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je pense aussi à Mademoiselle de Lugeac: mais elle est encore trop jeune pour lui donner une abbaie. Les femmes, & surtout les religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes; & ces humbles *épouses de Jésus Christ* ne sauroient respecter leur Abbaye à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce tems là: sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge: d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, Monsieur le Marquis; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.

LETTRE XX.

A la Marquise du CHATELET.

C'est moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de vous servir dans la personne du jeune Comte. Mon estime pour vous & pour lui m'en faisoit un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même tems de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doyent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se seroit jamais imaginé qu'une Françoise, celebre par son rang & sa beauté, seroit non-seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne fait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente à l'illustre & charmante *Emilie* l'hommage sincère que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.

LET.

LETTRE XXI.

Au Duc de BOUFLERS.

1747.

Vous n'avez pas trompé nos espérances, Monsieur le Duc. Je viens de recevoir votre Lettre avec la nouvelle de la levée du siège de Génés. J'ai couru aussitôt la porter au Roi, qui m'a promis de vous recompenser. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont secondé de tout leur pouvoir: je n'en suis nullement surprise; tout homme a plus d'intérêt que son voisin, à défendre sa propre maison.

J'admire, comme vous, l'action du Gouverneur de Savonine, qui n'a pas voulu obéir au Sénat & rendre sa place pour rester fidèle à sa patrie: cette action auroit été digne d'un Romain, & c'est pourtant un Italien & un Génois qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'Etat de Génés contre une nouvelle entreprise de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant, malgré tous vos soins & les bon-

nes intentions du Roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité d'Italie: jamais on n'a pu le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus foible; il a toujours excité l'ambition des grandes puissances, & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y opposeroient eux-mêmes. Comme ils sont pauvres, ils ont besoin d'Armées étrangères qui viennent se couper la gorge chez eux & les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre, qui est habité par des démons, & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des François*.

Le Sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant noble Génois: c'est à la vérité un foible honneur; mais la gloire que vous avez acquise, & l'estime du Roi sont d'un plus grand prix.

Si l'Infant passe à Gênes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbls respects? Le voilà à présent sûr d'un établissement: il en est bien digne. Recevez, Monsieur le Duc, mes vœux & mes compliments; personne ne vous honore plus que moi.

LET-

LETTRE XXII.

A la Comtesse de BRE'ZE.

Je vous remercie bien de votre Lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable; ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins*, mais elles ne seront pas si ridicules.

La pauvre Marquise de Pouange vient de mourir presque subitement: cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal: à son retour elle se mit aussitôt au lit, & commença à réver. Elle vit donc sa mère comme un grand fantôme blanc dans le triste appareil des morts, qui lui fit signe de la suivre. Elle se réveilla toute épouvantée, appela ses femmes, & leur raconta sa vision qu'elles traiterent de chimere: mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fièvre, puis un autre, puis un autre avec le transport au cerveau, & elle vient de rendre à Dieu sa belle âme. J'espere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit sage & vertueuse. Le Marquis, qui l'adoroit, est inconsolable: je ne plains pas les morts, mais ceux qui survivent & qui ont le cœur tendre.

Je

Je relis votre Lettre avec cette douce satisfaction qui accompagne la correspondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Estimez-moi, si vous m'en croyez digne; mais ne me le dites pas, cela est inutile.

Je compte vous voir dans ma loge Samedi prochain à la comédie. On doit représenter *Zaire*: cette pièce est un chef-d'œuvre; elle nous convient surtout, car c'est celle des âmes sensibles. Adieu, *Corrino*, portez-vous bien, je vous embrasse.

LETTRE XXIII.

Au Maréchal de BELLE-ISLE.

1747.

Le Général Brown a donc été forcé de repasser le Var, & nous vous en avons l'obligation, aussi-bien qu'à Dom Philippe, qui, dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas: il est du sang des Bourbons. Ainsi ce beau projet du Roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'est évanoui en fumée? Les François sont invincibles quand ils sont commandés par des hom-

hommes comme vous, & surtout quand on les attaque chez eux: Charles-Quint l'a éprouvé longtemps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere: cette victoire fera oublier au Roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais, hélas! sur mer les Anglois viennent d'achever de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang & de trésors prodigues dans cette guerre, si ridicule dans ses motifs, & si cruelle dans ses effets, ne produisent à la fin aucun avantage; & que le Roi ne soit obligé, de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ses colonies. A chaque fois que les Anglois nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément, je suis pour ainsi dire prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri: j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un prêtre. Sa politique timide & sa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépenses: il avoit cet esprit d'épargne, qui est fort bon dans le gouver-

gouvernement d'une famille particulière, mais qui est souvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'Etat, où il faut savoir dépenser & perdre même à propos. On dit que les Anglois avoient beaucoup d'estime pour lui: je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être aussi aux autres Etats; ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes: n'êtes-vous pas de mon avis?

Portez-vous bien, Monsieur le Marechal, & foyez content: tout le monde vous estime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné Mr. Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non-seulement un grand seigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincèrement, & je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

LETTRE XXIV.

Au Chevalier de SADÈ.

1747.

J'ai aussitôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place, telle qu'Antibes, sans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez soutenu un siège de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de son estime; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous prouets de l'en faire souvenir. Pour moi, Monsieur le Chevalier, je ne ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur: par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.



LET.

LETTRE XXV.

Au Comte de MAUREPAS.

1747.

J'ai ouvert votre Lettre avec empressement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaireacheve de détruire le reste de la marine Françoise, & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation: Mr. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage; mais, hélas! il avoit affaire à des Anglois. On peut dire que tout est perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire: c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe: il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer, & l'autre celui de la terre; il faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obligée de faire une paix honteuse, & de rendre les conquêtes de Flandres: la misère du royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, & l'obstination des alliés, qui ont plus

plus d'argent & de patience, la rendront bientôt nécessaire. Le Maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les fleurs de lis sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, & même je ne le desire pas. Cette conquête, en supposant qu'elle soit possible, feroit très-dangereuse : Louis XIV. qui la fit, fut presque aussitôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le regne de Louis XV. ne sera jamais celui des conquêtes : les François du tems présent sont trop différens de ceux du dernier siecle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent, & nous avons de puissans ennemis. Vous, Monsieur, qui tenez la premiere place dans le conseil, & qui la méritez par votre expérience & vos lumières, contribuez à rendre aux François cette paix dont ils ont tant de besoin, & qui est le bien le plus précieux qu'un bon Roi puisse faire à des sujets qui l'aiment, &c.

LETTRE XXVI.

A la Marquise du SAUSSAI.

J'AI été heureuse pendant huit jours, c'est-à-dire, tout le temps que je vous ai vue; à présent je suis triste à mon ordinaire: je puis vous dire, au scandale des Grands de la terre, que malgré ma faveur & l'estime d'un grand Prince, je suis quelquefois sur le point d'abandonner la cour, & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient; je hais le monde, & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle Dauphine? Elle n'est pas belle; mais elle a du sens, des graces, & ce je ne sais quoi, qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot: nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites âmes, qui ne manque jamais de rendre un Prince persécuteur, & ses sujets fanatiques. Je ne connais pas de grand Roi qui ait été dévot: le bon Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu: laissons la dévotion aux moines.

La Dauphine a améné avec elle un Jésuite Allemand, nommé le P. Croust, qui est son confesseur: c'est peut-être le plus sot &

& le plus plat animal qui ait jamais été importé du saint Empire Germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scène qui s'est passée, il n'y a pas long-tems, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eut envie d'embrasser ce jeune Prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour: un Officier se chargea de l'introduire; mais le Dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune Dauphine avec des bracelets de la défunte Infante, où l'on voit son portrait en miniature: le Dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle Comtesse. Adieu.

LETTRE XXVII.

A la même.

1747.

AVEZ-VOUS lu la catastrophe du Tyan de Perse, le trop fameux Thama Kouli-Kan? Il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet homme, célèbre par son courage & par ses crimes a éprouvé le sort qu'il méritoit: belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un trésor; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci, dans le même temps, prenoient la résolution de l'assassiner par le même motif, & ils l'exécuterent à son retour; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté; mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient fidèle emblème des conséquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines pompeuses chimères! je vous méprise sincèrement; mais, hélas! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le Roi fait des propositions très-raisonnables: mais les Anglois s'en moquent, & veulent traiter avec

avec nous comme avec des vaincus. - Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que quantité de belles harangues & de compliments: cependant nous espérons toujours.

1747.
u l'yr
Thama
son pro
enme,
crimes
le leçon
urs trou
eux alla
na pou
venir
i, dan
ion de
s l'exé
s se mi
; mai
toient
e l'ame
aines
ise fin
encor
oi fa
ais le
traitem
avec

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous & de ses amis, car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marli: c'est un lieu charmant, mais votre présence le rendroit encore plus beau, &c.

LETTRE XXVIII.

A Monsieur d'ARGENSON.

1747.

Les Anglois ont donc renouellé leur traités avec les sauvages de Russie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille homines en payant. Ils sont comme les Princes d'Allemagne, amis de tout le monde, en payant. Je ne fais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux Anglois: ce

D 3 qui

qui n'est gueres praticable; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu a peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient: bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve!

Je n'aime pas la politique: mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse de NOAILLES.

1748.

A QUOI passez-vous le tems, ma chere amie? Etes-vous heureuse & contente? Pour moi, je suis triste, & je suis fure que, s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius: on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs, & de faux amis, qui tâchent de m'assassiner en m'embrassant. Je fais tout ce que je peux pour distraire ma mélancolie: mais le plaisir est un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition. Il ne m'est pas plus possible d'être gaie qu'à Madame de Percival d'être belle & raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates: la musique & les paroles en sont fort belles; mais à présent je n'ai pas envie de rire.

Avéz-vous été chez Martin voir mon nouveau carrosse, comme vous l'aviez dit? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures lascives, que les honnêtes gens ne sauroient voir sans rougir. C'est pourtant aujourd'hui la mode; mais je me moque de la mo-

de: les femmes sages m'en estimeront davantage. Le Roi m'a fait présent de six beaux chevaux barbes: le bon Prince! qu'il est digne d'être aimé!

A propos, est-il vrai que la Princesse de Conti, étant l'autre jour à la messe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en se plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde*; sur quoi elle se tourna vers le Comte de Clermont, & lui dit: *Est-ce que cet homme-là est eunuque?* Voilà une réflexion bien gaillarde, surtout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle Duchesse, qui me salua de votre part, & je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi. Vous avez bien raison: il y aura Dimanche prochain vingt-huit ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à Madame de Nanteuil: je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, &c.

LETTRE XXX.

Au Comte d'ARGENSON.

1748.

ON m'a présenté un mémoire pour l'établissement d'une école militaire, & je vous l'envoie, parce que c'est une affaire de votre département. Ce n'est pas, comme le disoit le Cardinal Dubois des projets de l'Abbé de St. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen*: mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la misère & l'abjection; on pourroit les soulager en élevant leurs enfans pour le service du Roi & de l'Etat. La noblesse Françoise est la plus brave de l'Europe, & l'on a vu dans tous les tems ce qu'elle favoit faire. Mais nos pauvres hobereaux, qui n'ont que l'épée & du courage, sont perdus pour l'Etat, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme Officiers, ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans, mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens, élevés avec soin par

D 5

les

les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formeroit une pépiniere de bons Officiers, en qui les lumières suppléeroient à l'expérience, & bien supérieurs à ces petits messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau, & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent & beaucoup de présumption.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît sage & de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglois, & que nous y serons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

LETTRE XXXI.

A Monsieur de CHEVERT, Lieutenant-Général.

J'A obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'auroit d'ailleurs souvent parlé de vous comme d'un des meilleurs Officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable; votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent; par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injusti-

justice, fait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir: je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point.
Je suis, &c.

LETTRE XXXII.

Au Comte d'ARGENSON.

1748.

CETTE nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas; il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre: tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté: ils ont été la terreur du Nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs Rois: à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien: ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particulière qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage: les François ont besoin d'un maître, & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires sont de votre ressort. Il se plaint que le Maréchal de Saxe est trop sévère, sans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit Monsieur comme il le mérite. J'admire l'assurance de ces hommes avides, qui osent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts: quand le Roi envoie un vaisseau à la Chine, s'embarrasse-t-il si les souris sont à leur aise?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille, qui m'a été recommandé: il est d'une figure agréable; mais le principal c'est qu'il est brave & capable de bien servir. Je serois bien aise que vous fissiez quelque chose pour lui, & je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A Mademoiselle ALEXANDRINE.

1748.

J'AI reçu à votre sujet une Lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine & impérieuse avec vos compagnes, & que vous commencez à devenir très-indoile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre

vos
aff
jou
rat
vo
ple
ma
cef
Ma
Ro
vo
ref
te
tée
pla
tou
pér
ran
la
tâc
par
éte
que
Ma
Pill
soi
ave

otre mercé? Pourquoi la mettez - vous dans la triste nécessité de se plaindre de vous? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeste & affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez - vous si-tôt oublié mes leçons? Voulez - vous me mettre dans le cas de rougir de vous? J'espere que vous changerez de manieres, par égard pour moi & pour vous - même. Point de grands airs; ils ne conviennent à personne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais éllever comme un Princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée, peut changer & me rendre la plus malheureuse des femmes; en ce cas vous seriez, comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous savez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promiettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embrasse, &c.

LETTRE XXXIV.

A Madame l'Abbesse de St. ANTOINE.

1748.

J'AI reçu avec respect la Lettre de V. A. S. & je voudrois pouvoir vous consoler & vous

vous servir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a représentée au Roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de ty-
ranniser vos religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite manger. Cela seroit bien indigne d'une Prin-
cessse du sang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureusement on le croit ici, & le Roi est fort irrité. Il a donc été résolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste on vous conserve votre revenu; de sorte qu'à le bien prendre, je serois plutôt tentée de vous faire compliment que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles toujours chagrines & mécontentes, est bien pénible, surtout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui se préparoit, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les consé-
quences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous, & pour l'illustre sang dont vous sortez, m'en fai-
soient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zèle.

Je suis, &c.

LET.

LETTRE XXXV.

A la Marquise du SAUSSAY.

1748.

QU'AVEZ-VOUS donc fait à Madame de Froulai? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amies doivent se fâcher? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie: mais je me charge de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appellée *laide*, ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiègne, & je dois le suivre; mais je porte partout la même mélancolie: il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut, en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe: *Voilà l'épée du Roi & son fourreau?* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris, & je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles sottises ne m'offensent pas; mais pour le prier de mettre plus d'esprit & de décence dans ses bons mots.

Je

Je vous prie pendant mon absence d'aller voir les tableaux de Mr. de Renusson, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira; je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a surtout un morceau que je serois bien aise d'avoir; c'est l'enlevement de Proserpine: ne le laissez pas échapper. Voilà ma première commission: la seconde, dont je vous charge encore plus expressément, c'est de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chère, je souhaite & espére vous voir à Compiègne: ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.

LETTRE XXXVI.

A la Duchesse de DURAS.

1748.

Vous me demandez ce que je fais, Madame la Duchesse? Je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que la Cour étoit le séjour des ris & des plaisirs; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi. Cela ne

III. Partie.

E.

m'ém-

m'empêchera pourtant pas de faire du bien suivant ce mot d'un philosophe : *Donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage, qui est également incapable de bien servir le Roi & d'être reconnoissant ; mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute oui parler de ce **Chamillard**, que Louis XIV. fit Ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à peu près la même chose pour cet homme-là ; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement Secrétaire d'Etat.

Il y a, selon moi, un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'administration devroit être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni justice ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a l'ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore ; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il a dessein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la Duchesse de Parme ; & j'espére que sa présence ramènera la gaieté dans

dans cette Cour, où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le Roi me disoit hier: *j'ai beancoup de flatteurs, & n'ai point d'avis.* Voilà le malheur des Princes; on les adore, mais il est rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'est venu remercier du régiment qu'il a obtenu: il est vrai que j'ai dit un mot en sa faveur, mais son propre mérite en a dit davantage; il parle des belles actions comme un homme qui est capable d'en faire.

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle Comtesse, qui m'a invitée à une petite fête: ce sera la fête de l'amitié, & par conséquent très-agréable. Adieu, ma chere Duchesse; je baise vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la Marquise de FONTENAILLES.

1748.

La Cour est un bon païs pour oublier les malheureux: on ne parle déjà plus du pauvre Prétendant, & il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va se promener en Allemagne, dans ce païs de l'or-

E 2 gueil

gueil & de la misere, où il trouvera à chaque pas des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête; je souhaite qu'il réussisse, mais sans l'espérer: les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour six cens mille livres: je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit Marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit; il étoit souple & flatteur, comme un épagneul, faisant des complimentz à ceux qui se moquoient de lui, souffrant les injures, & remerciant ceux qui les faisoient: c'étoit le vrai moyen de réussir à la Cour.

Quand je considere les bassesses, l'impertinence & le caractere rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands Seigneurs. Ceux-ci, que je méprise, m'ennuient à mourir: les autres ne m'ennuient pas, mais ils sont rares, & je n'en vois gueres. Je plains les Rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfaisans que ceux d'Angola. Les Cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compassion. L'autre jour l'Abbé de la Tour-du-pin,

du-pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené? *J'ai*, dit-il, *une description du paradis à faire, & je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme! Si les excès des passions les plus funestes & les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désespoir, si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne: le Parlement a été pour vous tout d'une voix, ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle. Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous.

LETTRE XXXVIII.

A la Comtesse de BRE'ZE'.

1748.

J'ai toujours eu bien des ennemis: j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce sont les pires de tous. Un saint homme de

E 3 cette

cette espece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du Roi, comme il revenoit de la messe, se jeta à ses genoux, & lui présenta un placet, qu'il prit avec sa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement ; en voici la conclusion : *J'annonce à votre Majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer Madame de Pompadour au plus tôt ; autrement sa main vengeresse va s'étendre sur votre Royaume, & punir vos sujets de la foibleſſe de leur Souverain.* Cette insolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des Princes ne se démentit pas en cette occasion ; il fit appeler ce messager du ciel, & se contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire saigner, & raccommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite, envoyé, non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je méprise & ne crains pas. Voilà mon aventure, Madame ; qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? Car il faut bien que j'aille une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre,

& en

& en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque partout de la folie de bâtir: pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de misérables: mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le repandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimeons-nous toujours, & méprisons la basse & l'envie. Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

A la même.

1748.

Je n'aime pas du tout votre *Gouvernante* du bon homme Lachauffée, parceque cette comédie n'est pas une comédie, puisqu'elle fait pleurer, au lieu de faire rire. Ce faux genre *Jarmoyant* est ridicule, & choque la vraisemblance; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace: le Génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la scène Françoise, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands Seigneurs, comme si tous les hommes

étoient des Marquis. Un auteur se croiroit deshonoré, s'il mettoit sur le théâtre des bourgeois & des marchands: les Anglois y mettent même des savetiers, & en cela je les approuve: la comédie est une peinture des hommes, & un savetier est un homme comme un autre.

Un troisième défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules: Il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire; mais un homme vicieux est nuisible à la société, & afflige.

Cependant j'irai voir cette pièce, parce que je l'ai promis; & je vous prendrai en passant: après cela nous reviendrons ici, s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux François de Louis XV. appelloient *medianache*. Adieu, ma chère, j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.

LETTRE XL.

A la Duchesse d'ÉTREES.

Pourquoi ne me venez-vous pas voir? La présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel je sois sensible. Tout le monde

monde me parle de vous; tout le monde vous voit: hélas! qu'il est heureux! Vous avez beau faire, Madame, vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement, & j'en suis sûre: c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la Cour. La fortune qui m'a élevée, peut me tourner le dos: mais il est un bien qu'il n'est pas en son pouvoir de m'ôter, c'est votre amitié; voilà le vrai *baume de vie*, & il vaut mieux que celui de *Le Livre*. J'entends du bruit à ma porte: attendez, ma belle Duchesse, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux singe de contrôleur général, qui m'apportoit de l'argent; sans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment le porte le Duc? Il s'ennuie déjà de la paix: mais j'espére qu'il s'ennuiera long-tems; car je n'aime pas la guerre. Adieu: quand viendrez-vous m'embrasser? &c.



LETTRE XLI.

Au Duc de NIVERNOIS.

1749.

Je n'approuve pas plus que vous, cette fan-
taisie du Cardinal de Tencin, au sujet
au Duc d'Yorck; & je suis surprise de la
foiblesse de ce Prince à y consentir. Il n'é-
toit pas né pour être prêtre, mais pour sou-
tenir les prétentions de son frere au trône
d'Angleterre, & y succéder en cas de mort.
Mais le voilà mort lui-même par son ac-
ception d'un bonnet rouge; & cette mai-
son infortunée, qui à coûté tant de sang &
de trésors à la France, va devenir le jouet
de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour
sa bêvue: mais lui, & tous les prêtres sont
comme les eunuques, qui voudroient que
tous les autres hommes leur ressemblassent.
Il ne sentoit pas combien les prétentions
des Stuarts étoient utiles à la France en cas
de guerre avec les Anglois. C'étoit un
épouvantail, qui ne manquoit jamais de
jetter la terreur parmi eux. Quoi qu'il en
soit, le mal est fait, & le Roi est résolu de
donner à sa nouvelle Eminence la premiere
riche abbaye qui viendra à vaquer; c'est de
quoi

9.
fan-
sujet
le la
n'é-
sou-
rône
mort.
ac-
mai-
g &
ouet
pour
sont
que
ent.
ions
cas
un
de
l en
a de
iere
t de
quo

quo vous pouvez l'assurer. J'ai pitié de cette malheureuse famille, qui a été pendant tant de siecles le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'asyle des Princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité & d'une maniere digne de leur rang.

Les religieuses de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps saint, pour mettre dans une nouvelle chapelle qu'elles viennent de bâtit. Voulez-vous bien, Monsieur le Duc, vous charger de cette bonne œuvre? La Cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens, & elle vous l'accordera sans peine: mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des Capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci; c'est une plaisante commission pour un ambassadeur & un philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent: s'il étoit le maître, il renouveleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais graces au ciel, notre Roi très-Chrétien n'est ni dévot ni persécuteur; il n'a, dit-il,

dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, on n'en veut point avoir. Le bon Prince Pour moi, je hais les prêtres intolerans; si j'étois souveraine, je ne persécuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, Monsieur le Duc; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premières étincelles de cette guerre la crée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres compliments à Madame la Princesse Pamphilj c'est une femme bien estimable, quoiqu'italienne. Je vous prie de vous bien porter & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

LETTRE XLII.

Au Comte de FRISE.

1750.

Toute la France pleure avec vous la perte du grand homme, qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités: sa mort étoit un bien pour lui; il n'y a que l'Etat qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons François

ois sont dans l'affliction : le Roi, qui la partage, veut vous donner des marques de ses, qu'on estime pour le Marechal de Saxe, & l'Prince honoré encore après sa mort dans son neveu. ns; il vous laisse le château de Chambord avec ois qu'outes ses dépendances, & les mêmes privil- e commes dont feu votre oncle jouissoit. Quant à sa ie, a l'ompe funebre, il en fera les frais d'une ma- l'éclai nière digne de lui & du héros qu'il regrette. eindra l auroit bien voulu lui donner une place rre la dans la sépulture des Rois de France. Mais comme il est mort Luthérien, les préjugés de notre religion ne permettent pas à ce bon Prince de lui donner cette dernière preuve de sa reconnaissance. Il sera donc enterré selon ses désirs dans le temple de St. Thomas à Strasbourg; & je ne doute pas que dans le transport des tristes restes de ce grand homme, les peuples n'accourent en foule sur la route pour donner à sa mémoire des larmes semblables à celles qui furent versées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monsieur, je l'honoreraï toujours en vous; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger.

Je suis très-sincèrement, &c.

LET.

LETTRE XLIII.

*A Monsieur de la BEAUSSIÈRE *).*

1750.

Je suppose que vous êtes encore à Paris. Aussitôt que vous recevrez cette Lettre ne manquez pas de porter deux cens lourds à l'adresse ci-jointe, & d'assurer la personne à qui vous les remettrez de toute mon estime. Le malheur des tems m'empêche de faire mieux; mais j'espére avoir le plaisir de l'obliger plus solidement une autre fois. En attendant, je penserai à quelque place qu'il convienne, &c.

LETTRE XLIV.

A la Duchesse d'ÉTREES.

1750.

Je vis hier Mr. le Comte, qui me fit des compliments pour vous & pour lui: il m'assura que vous vous portiez bien, ce qui est le principal; car je vis dans mes amis.

Nou

*) Son Intendant.

va
ch
m
cl
w
il
L
he
co
de
n
er
to
ail
ga
Br
ye
dé
vie
n'e
les
un
rie
fes
nit
Fra
qu'

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son château de Chambord: cette perte est un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars, apprenant que le Duc de Berwick avoit été tué au siège de Philipsbourg, il s'écria: *Cet homme à toujours été heureux!* Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaisant bonheur des héros; car il est mort dans son lit comme une vieille femme, & tel que Mr. de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'espérant rien.

J'ai eu occasion de le voir souvent, & je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée: partout ailleurs il avoit les petiteesses des ames vulgaires; ce qui me rappelle le mot de la Bruyère, *qu'il est difficile d'être héros aux yeux de son valet-de-chambre.* Ce sont ses débauches qui l'ont tué, encore plus que la vieillesse ou les fatigues de la guerre; & il n'étoit pas délicat dans ses plaisirs. Dans les deux dernières années de sa vie, c'étoit un cadavre ambulant, dont il ne restoit plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ses défauts, qui sont l'appanage de l'humanité, c'étoit un grand homme, à qui la France doit peut-être sa conservation, & qu'elle ne fauroit trop regretter. Il ne sera pas

pas enterré à S. Denis, parce que les prêtres disent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, Madame la Duchesse; mais je ne vous vois pas assez souvent.

Je suis, &c.

LETTRE XLV.

A la même.

J'allai hier pour vous voir, & l'on me dit que vous étiez au Palais-royal. J'y courus & ne vous trouvai pas. La Duchesse étoit occupée d'une manièrē que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule; devinez à quoi? Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Honière, qui va à la fontaine laver les chemises de ses frères, & elle se plaint qu'elles sont trop sales: mais dans ces tems simples les Princesses avoient des mains de paissannes, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse me fit beaucoup d'amitiés, & nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle

qu'elle vous estime autant que moi, & je l'en estime davantage.

J'ai vu cette misérable rapsodie sur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougirait de la maniere platte & ridicule dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les grands hommes, qui soient capables de les bien louer, & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées singulieres. Je lui demandois un jour, pourquoi il ne s'étoit jamais marié? *Madame*, dit-il, *comme le monde va à présent, il y a peu d'hommes, dont je voulusse être le pere; & peu de femmes, dont je voulusse être l'époux.* Cette réponse n'étoit pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disoit aussi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela, il entretenoit des filles qui à la fin l'ont tué; & c'est une comédienne *) qui lui a donné *le coup de grace*: jugez par-là de ses compagnies.

Nous aurons ici Samedi prochain une représentation de *Mahomet*: venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer

*) Madame Favart.

mirer Voltaire. Nous avons mille faiseurs de vers, mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ses hommages: mais s'il me traite en Reine, je le reçus aussi mieux qu'un Roi; car il faut honorer les grands tâfens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui: cela n'empêche pas qu'il ne soit grand homme; c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à Mr. le Duc que je le haïs, parce qu'il est venu ici sans me voir: on diroit que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient & que je méprise. S'il se repent, & répare sa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere Duchesse, & soyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle: la tristesse enlaidit, &c.

LETTRE XLVI.

A Madame de la POPELINIERE.

JE ne m'imaginois pas, Madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une Lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. Je fais que vous êtes depuis quelque tems à la tête des

des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du Roi : vous le suivez partout : il vous trouve toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame ; il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui ; vous m'insultez par une Lettre qui n'a ni sens ni justice, comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, Madame, de ne pas connoître tout votre mérite ; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au Roi Très-Chrétien, il n'en fait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître ni de vous estimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la dernière. La charité m'a dicté cette Lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite qu'elle produise un bon effet.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

A Monsieur C A M P B E L.

Je suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard & à toutes vos honnêtetés; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite, ne soit bien difficile: je ferai cependant tout mon possible pour le servir, par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts: c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la Princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions, & lui fourniroit un établissement: on ne négligera rien ici pour le faire réussir. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnaissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens, & même des François, qui disent que jamais le Roi n'a eu de sérieuse intention de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux Anglois. Je fais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle l'auroit voulu: les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pu faire passer dans la Grande-Bretagne

tagne les troupes destinées à supporter sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux nations, qui se haïssent réciproquement, ne sauroient vivre long-tems en paix;) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le Roi, qui aime le Prince Edouard & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués; qu'il en a tué un, & blessé dangereusement deux autres? Sa bravoure est bien connue; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers: ces scélérats étoient-ils Anglois?

Je vous prie, Monsieur, de lui présenter mes respects & mes services. Sa cause est la cause des Rois: & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

A Monsieur de Puisieux, Ministre d'Etat.

1750.

Je suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a t-elle pas assez fait pour eux? Louis XIV, après plus de cinquante ans de regne & de gloire, s'est vu sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le Roi que le dernier Prince de la maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur, & empêcher le démembrement de leur monarchie. Louis XV. a fait une longue & sanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe, par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France, sembleroient exiger quelque reconnaissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser, comme à toutes les autres nations, l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis & ses ennemis. On peut dire même que les Anglois sont plus favorisés que nous par l'avantageux & important traité de l'*Af-
siento*.

L' am-

L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été satisfaites; il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison. Mais trop souvent l'ambition & la vanité des Princes font le malheur des peuples; comme il est arrivé par cette espece d'union des deux monarchies. Jusqu'à cette époque la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne, & l'avoit tellement épuisée, que Charles II. fut obligé de faire de la fausse monnoie: nos corsaires enlevoient ses galions, & nos colonies subfistoient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un Roi de la maison de Bourbon: délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours sa puissance, & reparaîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux couronnes: nous nous battons, & nous épuisons pour elle.

Voilà, Monsieur, quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre Ambassadeur à Madrid, pour lui servir de guide dans sa présente négociation; si toutefois vous l'aprouvez. Le désir d'être utile & de plaire au Roi l'importe, depuis que je suis ici, sur mon inclination naturelle; car je n'aime pas la politique, & d'ailleurs cette étude ne convient que-

res à mon sexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, ma'gré moi; car autrement avec vous, Messieurs, je n'entendrois pas la langue du païs.

Je vous prie de m'envoyer votre courrier avant de l'expédier: j'ai un paquet de compliments à lui donner pour quelques *Dons & Donnes*, &c.

LETTRE XLIX.

A la Comtesse de Noailles.

Je plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement, pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens! Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans, avec un œil de verre & une jambe de bois! C'étoit renouveler le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin, tandis que le monstre se deshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart

quart h'heure de tems. Je n'aprouve nullement le suicide: j'espere cependant que Dieu lui a fait grace: c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup: je l'en estime davantage, car il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine, & tout le monde est dans la joie; rejouissez - vous aussi & aimez - moi, &c.

LETTRE L.

A la même.

Il est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singuliere: je m'en vais vous la dire. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de Madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie, s'est jetté sur son lit & l'a embrassé. Aussitôt voilà la pauvre Princesse qui se réveille, se débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans

le dessein de le punir de sa témérité: mais après quelques recherches on a trouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite charge à la cour, & qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure, excepté Madame, qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au Roi, qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme: au reste, tous ces géomètres ont l'air fot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela*. Sur quoi il se remet à rêver à la Lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de son cabinet, & de l'emporter hors de la maison. Quels animaux!

Je

Je m'en vais à la messe, & je prierai Dieu pour la pauvre cousine. Est-elle donc toujours si malade? Si elle venoit à mourir, je plaidrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu: aimez-moi toujours davantage, & dites-le moi souvent, &c.

LETTRÉ LI.

A la Duchesse d'ETRE'S.

Ce fou de Bâville est revenu de l'isle ténébreuse, & il parle avec enthousiasme des Angloises. Les philosophes de ce païs-là, dit-il, ont éclairé le monde, & les femmes l'embellissent. Mais, lui disoit le Roi, on prétend que ces Angloises sont fort pâles? Ah, Sire, reprit cet original, c'est la couleur de la tendresse & de la volupté; & si je n'avois que trente ans, je craindrois plus sur joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, ce sont sûrement des Angloises qui font le bonheur des saints.

Ce qui étonne Bâville, c'est que les Anglais n'ont pas de bons vers galans; car, dit-il, les belles femmes devroient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pèlerinage en Angle-terre,

terre, pour voir si les filles ressemblent à leurs mères. Il nous amuse tous les jours par ses folies: en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs; mais que la beauté, l'esprit & les grâces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Angloises, dit-il, ne seront qu'Angloises, ce sera un sexe divin; mais bientôt elles voudront être François, & alors les François vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là; j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pourtant pas oubliée: il se ressouvenir qu'il a laissé à Paris un petit visage de Décès qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours: mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chère; je vous aime tendrement.

LETTRE LII.

Au Marquis de SAINT CONTEST.

1750.

La retraite de Monsieur de Puisieux laisse vacant le département des affaires étrangères. C'étoit un bon ministre : le Roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver : ce qui est encore plus difficile. Les Hollandois vous regrettent, parce qu'ils vous estiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Belle-Isle dit que l'ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres cours on a affaire à des Princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le crucifix *) au Japon, pour gagner de l'argent, les négociations se ménagent comme une affaire de commerce ; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correspondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, Monsieur, ces froids Bataves, pour venir honorer votre patrie par des talents & des lumières que le Roi veut récompenser.

*) Calomnie.

fer. Je vous ai en mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi, &c.

LETTER LIII.

Au Comte d'ALBEMARLE.

1750.

MY LORD, j'ai appris qu'avant-hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand souper, vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais ni convenables à la dignité d'un Ambassadeur. Tout le monde fait que vous êtes homme de plaisir; mais je ne savoys pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine ni estime. Si vous étiez sujet du Roi, je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'Ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine Françoise ont été lus dans le conseil, & on les a trouvés supérieurement ridicules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fievre, prenne

obli.
prenne le quinquina. Le Ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une maniere allégorique par cette fable :

„La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes? J'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.„

Voilà, Mylord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, surtout de la part d'un étranger, qui ne me connaît pas du tout, & que je ne me soucie pas de connaître. Je doute fort que le Roi d'Angleterre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation, & c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici, fût vrai & décent, & que la table qui fait ses délices, ne fût pas un rendez-vous de satyre malhonnête.

Pardon, Mylord, de la liberté que je prends: si vous continuez à mal parler, je n'en serai pas surprise; mais je ne m'en plaindrai plus.

Je suis, &c.

LETTRE LIV.

Au Marquis de SAINT CONTEST, Ministre d'Etat.

Je n'aime pas cette affaire de Valbure: il falloit l'encourager, & non l'annoblir. voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raiſonnemens qu'on apporte pour annoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devroit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'Etat, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez le fameux Bernard: il a de même obtenu le titre de Comte, mais personne ne le lui a donné. Dans un Etat monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers: les fonctions des premiers sont de le défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à annoblir personne: mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette

Cette affaire de la vanité, qui n'est rien en elle-même, peut devenir dangereuse par ses conséquences; puisqu'on paroit actuellement disposé à annoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce; ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'Etat, & amènera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une Monarchie, le Roi donne un coup de pied à son premier Ministre, celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs; c'est une réaction continue entre les différens ordres de la nation, qui se termine aux derniers des sujets. Dans les républiques c'est autre chose; celui qui se trouve à la dernière place, peut parvenir à la première; & par-là il y a toujours une sorte d'égalité, subsistante entre tous les membres de la société: ils sont tous citoyens; il n'y a, par la constitution, aucune distinction permanente entre eux; ils sont tous nobles & législateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'Etat, si un marchand peut devenir gentilhomme & continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies, & par degrés la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, Monsieur, à bien

servir le Roi & à l'éclairer: c'est un bon Prince, mais quelquefois trop facile; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi, je vous considerai en tout ce qui me paroîtra raisonnable, & conforme à la nature du gouvernement François. Si je me trompe, ce ne sera pas ma faute: tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres compliment à Madame la Marquise: je serois bien aise de la voir; embrassez-la pour moi.

LETTRE LV.

A Monsieur de PAULMI, Ministre d'Etat.

1750.

Je suis bien aise, Monsieur, que le Roi ait pensé à vous. Il vous a appellé au Ministère, parce qu'il vous croit bien capable de le servir; je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il sera satisfait;

tisfait; c'est toute la reconnaissance que je vous demande. Vos prédecesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département: on espére que vous corrigez les abus.

Madame de Paulini est venue ici en cérémonie pour me remercier: je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui, n'est pas ingrat: pourquoi me remercier d'avoir été juste?

Je vous prie de passer Samedi chez moi, avant d'aller au Conseil. On doit y agiter une question importante, à laquelle je m'intéresse vivement: mais je crains ces têtes froides de nos ministres, qui à force d'être prudentes, sont souvent déraisonnables. Le Sénéchal de Brézé, voyant un jour Louis XI. à cheval, dit, que *ce cheval portoit le Roi & tout son Conseil*; parce que ce Prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure: il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, Monsieur; si ce que vous appellez ma faveur, peut vous

être utile, je vous prie de vous adresser toujours à moi; c'est moi que vous obligerez, &c.

LETTRE LVI.

A la Comtesse de BRE'ZE.

Il y a huit jours, il y a un siecle, que je ne vous ai vue, ma belle Comtesse: vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-tems sans voir les personnes qui me sont chères? Je suis jeune, je suis belle, à ce qu'on m'assure: tout le monde m'adore, ou du moins en fait semblant; & cependant je m'ennuie: J'ai une mélancolie secrète, que rien ne peut distraire, excepté la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des Cours, que les ignorans désirent sans les connoître! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe, & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriser. Venez vite m'embrasser & me consoler.

Le Cardinal de Rohan est donc mort; ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV, en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avoit

voit pas lui-même, & l'a fait mourir persécuteur. J'aime sincèrement la religion : mais j'ai de la peine à aimer ses ministres, surtout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Demoiselle de la Loubere ; elle est jolie & aimable : je prendrai soin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en soit digne. Adieu, je baise votre joli visage : ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette semaine, &c.

LETTRE LVII.

*Au Marquis de BEAUSSIERE *).*

1750.

Pourquoi, mon frere, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours ? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez immédiatement remercier le Roi, qui vous a nommé contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être l'arbitre des élégances, & encourager les beaux-arts. Mais pour cela vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flat-

G 3 teurs

* Depuis Marquis de Marigni.

teurs qui assiègent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Voltaire dit si bien cela:

Que son mérite est extrême!

Que de graces, que de grandeur;
Ah! combien Monseigneur

Doit être content de lui-même!

Pour votre honneur & le mien, ne soyez pas ce *Monseigneur-là*: j'espére que vous vous rendrez digne des bienfaits du Roi.

Je vous envoie quelque chose pour ma petite Alexandrine: ne venez pas ici sans la voir & l'embrasser pour moi. Donnez cinquante louis à sa Gouvernante: j'aime cette femme-là, & je suis très-contente de ses soins. Je ferai sûrement quelque chose pour elle; car il faut être juste, & récompenser le mérite. Adieu, mon cher frere; je vous attends & vous embrasse.

LETTRE LVIII.

Au Duc de MIREPOIX.

1751.

Vos dépêches, Monsieur le Duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez;

ginez; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada, ne produisent à la fin une rupture. Votre Roi George est un Allemand, & il nous cherche une querelle de son païs. Les Anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis, & d'en remettre la discussion à des Commissaires; en conséquence de quoi cette fameuse paix, qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour long-tems, n'est proprement qu'une suspension d'armes, pendant laquelle ils ont le loisir de respirer, & de se préparer à une nouvelle guerre. Mr. de Montesquieu dit que les Anglois n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne sais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part; mais la bêtise de nos plénipotentiaires est impardonnable: le piege étoit visible, & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est il possible qu'un Anglois ait dit en plein Parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne? Ce mot est ridicule & insolent: mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa religion, à

part. J'ai lu, je ne fais où, que les Athéniens faisoient serment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle passe ici agréablement son tems. Le Roi d'Angleterre, qui l'aime je ne fais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au Ministre des affaires étrangeres. Ce pauvre Ambassadeur n'aurroit jamais été un Marquis de Bedmar, & c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous, Monsieur le Duc, on espère que vous ferez honneur à votre nation par votre vigilance & vos talents. C'est surtout à présent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir & tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire: amusez-vous à servir avec zèle votre Roi & votre patrie. Adieu, Monsieur l'Ambassadeur; aimez toujours vos amis, & comptez sur eux.

LETTRE LIX.

Au Marquis de SAINT CONTEST.

1751.

Votre Lettre me surprend, Monsieur : cette étourderie de Mr. de Beuvron, qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un Ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on danse beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La Princesse, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occasion si chère à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jeter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui présenter la main pour danser encore un menuet : la Princesse le refuse poliment, & lui dit qu'elle est excessivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à son maître, comme si son maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danser : il ordonne sur le champ une chaise de poste, & part à minuit sans prendre congé. Cette échauffourée est ridicule ; le Roi en a ri du bout des levres, mais il est piqué contre lui. Vous recevrez ordre

G 5 de

de renvoyer ce pointilleux observateur du point d'honneur à son premier poste, & de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien agréables: nous avons donc le plaisir de voir le nom François respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule ambassade de Siam flatta plus Louis le grand que n'auroit fait la conquête d'une province. La négociation de Mr. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des Marathes, de s'en faire déclarer le Généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce règne. Ce Mr. Dupleix vit, dit-on, à Pondichéri avec le faste d'un Prince Asiatique. Il a cinq cens esclaves qui l'accompagnent dans ses proménades, garde beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun Roi d'Europe: il y en a vingt qui portent son palanquin; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bien heureux, si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste, il ne faut lui reprocher ni son luxe, ni ses richesses; il a bien servi sa nation, tandis que nous avons ici quarante fripons

fripsons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guere moins de faste. Il faut espérer que la compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vu dans les plus beaux tems de Louis XIV: mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-tems. Les Anglois ne manqueront pas d'en être jaloux, & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours; c'est au moins un beau rêve: il ne faut pas se rendre malheureux avant le tems.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie; mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talens très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques, que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conseil au sujet des affaires des Indes, comme vous savez; & par certains mots, échappés à quelques-uns des membres qui le composent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous prévenir. J'espére que vous soutiendrez dans cette occasion l'honneur de l'Etat, & que vous ne contribuerez pas par des conseils timides à le rendre méprisable, en sacrifiant des avantages présens par la crainte

te de quelques inconvénients à venir & incertains. Vous êtes un Ministre habile & sûr: on peut compter sur vous. Je vous salue, Monsieur; n'oubliez pas dans vos premières dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix.

Je suis, &c.

LETTRE LX.

Au Duc de NIVEROIS, Ambassadeur à Rome.

1751.

Vos Lettres me font toujours un grand plaisir: je n'y trouve qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme, toute occupée du monde & de ses vanités, que la raison fait bâiller. Si vous pensez cela de moi, Monsieur le Duc, vous vous trompez: je vous regarde comme le plus sage & le plus honnête homme de France: vos lettres m'honorent, m'instruisent, & me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le Roi parle souvent de vous avec la plus grande estime, & j'apprends que vos nouveaux Romains, quoique si différens des anciens,

anciens, ont pourtant pour votre génie & vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derrière vous à votre dernière audience: le bon Benoît XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme: je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un Pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela, c'est un prêtre, quelque respectable qu'il soit; & je suis surprise que les Rois continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux: ils sont beaux & bien choisis; vous excellez en tout.

On espère vous voir aux noces de Mademoiselle de Nivernois: elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit; en un mot, digne de vous. Je trouve le Comte de Gisors bien heureux. Le Roi ne l'est guere moins par
le

plaisir qu'il a d'unir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté: c'est pour cela qu'on adore les Dieux; c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, Mr. le Duc; conservez-moi votre amitié: je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXI.

A Monsieur de Montesquieu.

1751.

J'ai reçu votre livre, & je vous en suis très-obligée: il est admirable, & je lui ai donné la première place dans ma petite bibliothèque, qui n'est composée que d'auteurs qui, comme vous, font honneur à la France & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la religion Chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe.

Il

Il est vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent, pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-tems aveugle: mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains surtout que les philosophes, qui voient le double des autres, ne soient trop zélés dans cette occasion.

La religion Chrétienne est vraie, sainte & consolante: il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus: coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des Quakers d'Angleterre: je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le St. Esprit, pour dire des sottises dans leurs assemblées; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de prêtres. La religion est bonne; il n'y a que ses ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être Chrétien: si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la religion Romaine fait de mauvais sujets, en reconnaissant une puissance étrangère supérieure à celle du païs: nos évêques ne sont pas François, mais sujets du Pape.

Une pratique, qui m'a toujours déplu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant

tant respecter, c'est la confession: comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, & qui est peut-être aussi grand pécheur? Le jeune, qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage: c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance; mais je doute fort qu'un fripon qui est à jeûn, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien diné. Je vais quelquefois au sermon, & je m'y ennue: ces saintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles: pourquoi exhortez-vous un Anglois à devenir humble, un fermier-général à devenir désintéressé? Il vaudroit autant dire à un malade: „Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fièvre.” Les vices sont des maladies de l'âme; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond respect: mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre

tre la superstition. J'espere que Louis XV. ne sera jamais persécuteur: il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette Lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos compliments: quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Duchesse d'Aiguillon: elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours: je n'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler.

Je suis, &c.

LETTRE LXII.

Au Marquis de SAINT CONTEST.

1751.

O ui, Monsieur, j'ai recommandé le Marquis de Bonac pour l'ambassade d'Hol-
III. Partie. H lan-

lande, & je suis bien aise que tout le monde le sache: quoique je ne le connoisse pas personnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'estime, en disent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéresser en sa faveur: c'est une dette, que je dois au mérite, & que je payerai toujours. Je sais qu'en général les militaires ne sont gueres propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractère souple & pliant, si utile dans les affaires. Mais cette règle a sans doute des exceptions, & Mr. de Bonac en est une: il sait se battre & parler. D'ailleurs, ce règne est celui des militaires: Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négociations: on employoit autrefois des évêques; je ne sais pas s'ils valoient mieux. J'espere que Bonac se fera autant estimer des Hollandais que vous l'avez été, & se fera le même honneur. C'est la seule connoissance que j'attends des personnes que je fers; c'est la seule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat.

Je suis, &c.

LET.

LETTRE LXIII.

Au Comte de MAUREPAS, Ministre de la Marine.

1751.

Vous êtes, Monsieur, le plus ancien serviteur du Roi, & vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard qu'elle n'a jamais offensé? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits soupés, non-seulement à mes dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerais & vous mépriserois; mais quand un homme, oubliant la décence de son caractère & les loix de son devoir, ose insulter le meilleur des Princes, qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, Monsieur, je ne serai pas injuste: je reconnoîtrai sans peine que vous êtes un bon Ministre & que vous

avez bien servi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir: votre devoir & la reconnoissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des foiblesses, vous n'êtes pas son juge; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment.

Je suis, &c.

LETTRE LXIV.

A la Comtesse de NOAILLES.

1751.

Le saint archevêque de Paris est toujours turbulent; il afflige le Roi, & moi en conséquence: il est bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *bien aimé*! Mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres, qui osent résister au gouvernement, & qui lui résistent souvent avec succès, la robe & le clergé. Le Roi n'a pas assez de fermeté: il a passé sa vie à faire des édits & à les révoquer. Le Régent Philippe, qui se moquoit de Dieu & des hommes, savoit mieux se faire obéir.

Je

Je reçus hier la visite de l'Ambassadeur de leurs Hautes-Puissances, qui me présenta les complimentens de la République. Les Hollandais sont bien gauches; mais ils ont un grand mérite: ils sont riches. Le mérite consistoit autrefois dans la valeur & la vertu; tout change.

On a joué le soir dans l'appartement du Roi, qui gagna beaucoup: mais il s'est passé une scène qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or: voilà subitement que sa manche fait tomber un Louis d'or, & il se baisse pour le ramasser. Le Prince de ** qui faisoit sa partie, & qui avoit observé son action, en renverse sur le champ une centaine à dessein, & ne daigna pas y faire attention. Le Roi lui dit: „Mon cousin, pour „quoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé?„ „Bagatelle,“ reprit son Altesse, c'est pour „les balayeurs.“ Sa Majesté sentit ce trait de satyre, & quitta le jeu. Cependant ce même Prince fait mieux que personne, que le Roi n'est pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes, qui montoient à plus d'un million, dans un tems qu'il n'avoit plus de crédit que chez son pâtissier: mais il ne s'embarrasse pas d'être ingrat, pourvu qu'il dise un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux ? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur; car il s'agit de soulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandée: c'est surtout en pareil cas qu'il faut de la diligence: il aura assez de tems de reste pour ses plaisirs.

Mademoiselle de Randan fait l'ornement de la Cour par sa sagesse & sa beauté: toutes les personnes qui vous appartiennent, sont parfaites comme vous. Adieu ! si vous n'êtes pas ingrate, ma chere, aimez-moi toujours.

LETTRE LXV.

A la Duchesse d'ETRE'ES.

1751.

Nous allons nous réjouir pour le rétablissement du Dauphin. Le Roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent souffrir: ces momens ont été les plus tristes de ma vie. Mr. de Paulmy, qui avoit été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le tems

tems qu'on supposoit les protestans du Languedoc prêts à se révolter contre leur Souverain, ils étoient assemblés dans leurs temples, où ils imploroient le ciel pour le rétablissement de l'héritier de la couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zèle dans cette occasion; & je l'ai communiquée au Roi qui en a été content: voici ce que c'est. La scène, qui est au château de Bellevue, représente différentes cavernes environnées d'une pièce d'eau, au milieu de laquelle est un Dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissant feu & flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les Dieux le protègent: Apollon descend sur un nuage, & frappe ces monstres de sa foudre; après quoi des feux d'artifice acheminent de les exterminer. ~~ans ce moment la~~ scène change, & représente le palais du soleil tout resplendissant de lumière, où le Dauphin reparoît dans son premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela: c'est peu de chose; mais rien n'est indifférent à l'amitié, & cette Lettre est comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas besoin. Amenez tout

Paris, si vous voulez; tout le monde sera bien reçu pour l'amour de vous. &c.

LETTER LXVI.

Au Duc de MIREPOIX.

1752.

JE crains bien, Monsieur le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promesses & les protestations de votre vieux Roi: tous les hommes sont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs, supposé même qu'il soit sincèrement disposé à vivre en paix, cela n'est pas en son pouvoir. S'il ne met ses sujets aux prises avec des ennemis étrangers, ils deviennent les siens; en quel cas il est forcé d'être injuste pour sa propre défense. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la Cour, mais ce qu'on dit à la bourse de Londres; car en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit Marquis m'a montré une de vos Lettres, où vous parlez des Angloises avec transport: c'est un sujet qui n'est peut-être gueres

gueres convenable dans un Ambassadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisir, qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'est un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait assez de force d'âme pour faire, ainsi qu'Auguste, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers sanglans contre moi : il a pris, dit-on, la fuite pour éviter mon ressenti-
ment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis, & les forcer, sinon à m'aimer, du moins à avoir quelque estime pour moi. Je voudrois qu'il fût cela : il vaudroit mieux qu'il revînt amu-
ser les François par ses beaux vers, que d'aller scandaliser inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être & le mépriseront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglois ; car c'est, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pais que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission, & je demande pardon à Vo-
tre Excellence de changer un Ambassadeur,

un Duc & Pair en maquignon : mais l'amitié annoblit tout. Choisissez m'en six pour un attelage, & envoyez - les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires; & moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai, & le Roi me croit parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces messieurs, & que vous acquerrez à Londres la même réputation que le faineux d'Estrade acquit en Hollande dans le dernier regne. Je le desire pour vous & pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

LETTER LXVII.

Au Duc de RICHELIEU.

1752.

Je crois, Monsieur le Duc, qu'il est tems de vous parler d'un dessein que j'ai depuis long-tems dans l'esprit, & dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le Duc de Fronsac est parvenu à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, & je serai bien aise de l'établir. Si une grande

grande fortune & de grandes espérances, des graces, de l'esprit, de la beauté & des sentiments vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le Roi, qui vous aime & vous estime, bien loin de s'y opposer, fassira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret, qui m'est échappé, Monsieur le Duc; & j'attends votre réponse.

Je suis, &c.

LETTRE LXVIII.

Au même.

1752.

J'AI reçù, Monsieur, votre Lettre & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avcz tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends. Vous dites que votre fils, ayant l'honneur d'appartenir par sa mère à l'auguste maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandoïs: c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a

tout

tout ce qu'il faut pour contenir l'ambition d'un Prince: malgré cela, elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre Duc de Richelieu; il faudra qu'elle prenne patience. Je rougis presque de ma bévue; je vois que nous ne nous connoissons pas ni l'un ni l'autre, &c.

LETTRE LXIX.

A la Duchesse de Boufflers.

1752.

VOTRE Prince Allemand vint hier à mon audience, & m'assassina de ses complimens Germaniques. Oh, l'homme maussade! Je crois en vérité qu'il n'y a ni graces ni esprit parmi les Allemands; mais aussi en revanche ils disent que les François n'ont point de bon sens. On m'a raconté une faillie du Comte de Lestignac à son sujet. Son Altesse lui ayant proposé de jouer, le Comte dit: „je le veux, allons, quatre louis la partie. „C'est un jeu trop mince pour moi, reprit „son Altesse. Eh bien, cria Lestignac pi- „qué, jouons en un cent de piquet tous vos „petits états contre une partie de mes ter- „res. „ Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité: mais après tout, il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits

petits Princes, qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier Mlle. d'Herouville? Heureux celui qui l'aura! Elle est belle, modeste, & pétrie de graces; &, ce qui est le grand point en affaire d'amour & de mariage, elle est jeune: baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diraient le contraire. Quel est le sort des femmes! Elles ne vivent, c'est à dire, elles ne plaisent que quinze ans tout au plus: c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve aussi ce signe en moi: je vous aime, & peut-être une deini-douzaine d'autres, avec une tendresse dont je ne me serais pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les tems; mais c'est un beloin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin, & cela m'annonce que je suis sur la frontiere.

Adieu, ma chere Duchesse; consolons-nous. Il y a un bonheur propre à tous les âges;

âges; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement, &c.

LETTRÉ LXX.

A la Marquise de BLAGNI.

1752.

Le Roi a diné hier en public avec la famille royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfans, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeois de Paris qui étoient-là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit Roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse Jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le Roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chute, & laissant brusquement son cortège, il courut à toute bride au secours de cette fille, sauta à bas de

de cheval, la releva, lui demanda si elle n'étoit pas blessée, & la reconduisit lui-même chez son pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit son chapeau même à des mendians; j'ai vu son successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a partout, inspire l'amour, tandis que l'air de majesté, répandu sur toute sa personne, inspire le respect & annonce ce qu'il est:

*En quelque obscurité que le fort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eut reconnu son maître.*

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perse envoya en France un Ambassadeur, qui à sa première audience fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune Monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher Prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie? Pour moi, je commence à sentir

tir que l'amitié est la vie de l'ame: l'amour est un plaisir pour un tems; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.

LETTRE LXXI.

A la même.

1752.

On dit que vous êtes fort gaie à Villars: n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis? Ce matin à la messe du Roi, j'ai vu un petit visage charmant, & j'étois près d'aller l'embrasser, croyant que c'étoit le vôtre: mais, hélas! je me trompois. Pensez-vous toujours à moi? M'aimez-vous toujours de plus en plus? Le Marquis est-il toujours gros & gras?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses complimens: il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau Ministre des affaires étrangères? Ce Ministre est le bon homme Rouillé: il n'est pas brillant, mais il est appliqué & honnête homme; le Roi l'a pris en attendant

dant mieux. Cependant comme son département est le plus difficile de tous, je ne fais comment il s'en tirera. Les autres ministres n'ont que des ordres à donner; & à moins qu'ils ne veuillent se distinguer par de grands projets, & souvent par de grandes sottises, tout est facile: ils n'ont qu'à consulter leurs commis, qui pensent & écrivent pour eux. Les affaires étrangères sont toute autre chose: il faut que le Ministre connoisse à fond les intérêts des Princes, leur génie, souvent leurs caprices, les mystères, ou plutôt les ténèbres de la politique; qu'il sache mentir & tromper. Voilà pourquoi ce département ne convient gueres à un honnête honime, & cependant Rouillé l'est; il sera la dupé des autres; jamais ils ne seront la sienne.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du Nonce du Pape; vous viendrez sans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considere quelquefois l'orgueil des prêtres, & je m'imagine que le pauvre St. Pierre ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs envoyeroient des ambassades, & se placeroient sans façon au dessus des Rois. Cependant les préjugés, qui soutiennent

III. Partie.

I

leur

leur grandeur, se dissipent peu à peu. Le Pape, dit Montesquieu, est une vieille idole, qu'on encense par habitude : peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encensera plus du tout.

Adieu, ma chere amie ; car ce titre est pour moi plus doux & plus respectable que celui de Marquise : je baise les levres de rose de votre petite fille & les vôtres, &c.

LETTRE LXXII.

A Monsieur Rouille, Ministre d'Etat.

1752.

Vous avez bien raison de dire que les dépeches du Duc de Mirepoix ne sont pas aussi favorables qu'il se l'imagine. On l'amuse, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on se prépare en secret à la guerre : voilà ce que je pense & ce que je crains. Il dit que le Roi d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche de ses intentions pacifiques : peut-être ce Prince est-il sincere, mais je ne le crois pas. En vérité, ces Anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur

leur sagesse & leur générosité: ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu. Un Anglois, qui est méchant, est un monstre: un Anglois qui est bon, est presque un Dieu; mais les bons sont rares.

Mr. de Brissac, qui est revenu de ce pays, il y a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'église, & que toute la religion y consiste à haïr le Pape & à le bruler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espére que le Duc de Mirepoix, qui a du zèle & de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse.

Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

Au même.

1752.

Les nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent sera le sujet de la guerre, il est très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes sauvages, qui ont tant d'estime pour *le capitaine des François & ses vaillans guerriers*. Ils nous offrent si généreusement *le bras droit de leur brave jeunesse*, qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, se prépare à regaler *leurs femmes & leurs enfans des cadavres des Anglois*, & à manger sa conquête. Elle l'a juré par *le grand esprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espére que cette alliance sera plus utile à la France que la vaine ambassade de Siam, dont Louis XIV fit tant le bruit.

Les François, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient & imitent, sont pourtant estimés par des hommes, barbares

res à la vérité, mais simples & vrais, parce qu'ils sont bons & humains. La nation Françoise est peut-être la seule du monde qui soit bienfaisante par caractère: les autres ne le sont que par caprice, ou par intérêt: aussi un Huron ne fait-il pas difficulté de dire: *Un François est un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de soulèvements & de révoltes dans les colonies des autres Européens: mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres; parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, Monsieur, quoique vous soyez Ministre. Continuez à mériter l'estimé du Roi & celle du public par vos talents & vos services: les hommes tels que vous, sont rares.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXIV.

A la Comtesse de Navailles.

1752.

Je ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets: ils

les considerent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs dans leurs cavernes observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admirer pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de Mr. de Chauvelin, qui est un honnête homme & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les Grands ne sauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de Mr. l'Ambassadeur ; remerciez-le pour moi dans votre première lettre. Je serois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le Roi, qui l'aime, pensera à lui, ou je me charge de l'y faire penser. A propos, nous aurons après-demain une grande chasse, & nous passerons par votre château ; ce qui me fournit une belle occasion de vous servir : vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le Roi surtout ; rien ne peut le distraire. Quel qu'un

qu'un a dit que les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux, & que les Rois le sont aussi parce qu'ils sont toujours Rois. Ce mot renferme un sens profond & très-vrai. Je plains Louis XV, parce qu'il est Roi: il seroit heureux, s'il n'étoit qu'un particulier; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais sa couronne le rend misérable, parce qu'il est bon & sensible. Un Prince a deux familles, la sienne propre & la grande famille de l'Etat; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet d'affliction. Du moins le Roi Très-Chrétien est presque toujours dans ce cas: il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais, hélas! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'il devient puissamment riche; il commence à bâtir & à vivre en grand Seigneur; il épouse une femme charmante, & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir; tout ce qui vous appartient, m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible: je l'aime déjà par avance, & je tâcherai de la servir, si elle veut bien me le permettre. Adieu, ma chère Comtesse; embrassez-moi donc, &c.

LETTRE LXXV.

*Au Marquis de CURSAY, Commandant
en Corse.*

1752.

C'est, Monsieur, par reconnaissance pour les Génois que le Roi vous a envoyé en Corse: le même motif vous engage à les servir, & tout le monde approuve votre conduite. Il y a long-tems que la république s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corses, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos Officiers Génois ne gâtent tout; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des Italiens, & surtout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Mépriez-les, Monsieur; & faites vous honneur en faisant votre devoir.

Les Corses sont à présent à l'égard de la république de Gênes dans le même cas que

que les Hollandois le furent, il y a presque deux siecles, vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de sieges, les rebelles changent de nom; ils ne sont plus des sujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables: alors la force détruit le droit, & met tout au niveau. C'est pourquoi les Corses demandent beaucoup, & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon; ils parlent en maîtres irrités contre des esclaves rebelles: mais ce ton ne se soutiendra pas. Le grand point est de conserver la souveraineté de la république, & de contenir les Corses; c'est une affaire très-délicate: on la remet à votre prudence, & à celle de Mr. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi sont engagés; c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zèle.

Quant à moi, Monsieur, je vous souhaite sincèrement tout le succès possible: vous êtes bien digne & bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, féconde vos efforts, &c.

LETTRE LXXVI.

*A Monsieur de MACHAULT, Contrôleur-
Général.*

1752.

Vous avez dessein, Monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés qui désolent la France: j'aime votre courage, & je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'Etat monte à environ douze cens millions de livres, & deux cens particuliers en possèdent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, & c'est un grand abus. Je pense comme vous, que le Roi, en accordant aux fermiers-généraux les droits d'entrée, n'a jamais eu, & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du Royaume: il est juste de faire rendre compte à ces Messieurs; & je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin & fidélité, elle versera plus de trois cens millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par là, Monsieur, un bien grand service à l'Etat, & vous acquerrez chez la postérité la gloire de ce Sully qui étoit si digne de servir le bon Henri IV, &c.

LET.

LETTRE LXXVII.

A Monsieur Rouillé.

1752.

Vous dites, Monsieur, que le Roi a actuellement cinquante vaisseaux de ligne & trente frégates: mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez dessein de faire construire, mais qui n'existent pas encore? Si votre compte est exact, on assure que la France sera en état de faire face aux Anglois quand il plaira à ceux-ci de l'attaquer; & je l'espére.

Le pauvre Albemarle observe toutes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux; mais il n'ose plus se plaindre: en effet il est ridicule, de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à agrandir sa maison. Je ne sais pas qui a conseillé au Roi de faire cette nouvelle promotion de Chefs d'escadre & autres Officiers de mer. Il me semble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit: c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste,

reste, nous n'avons à craindre que les Anglois.

Mais, mon cher Monsieur, si vous avez enfin une marine, avez-vous aussi des matelots? C'est-là le point capital, & le plus difficile. Les François n'aiment ni la mer, ni le service des colonies: ce qui me fait trembler par avance; & j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. Mr. d'Argenson vient de faire casser la moitié des Officiers du régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les sauvages: ce caractère d'esprit ne préfigure rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de mer: mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement: „Mon successeur en fera tant qu'il détruira à la fin la marine Française.” J'espére que vous le ferez mentir. Du moins le Roi est très-content, & la nation aime votre zéle. Louis XIV n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'océan; si vous y faites briller plus long-tems Louis XV, vous serez un *grand Apollon, &c.*

F I N.

TABLE.

TABLE
DES
LETTRES
contenues dans la
TROISIEME PARTIE.

LETTRE I. <i>A Mr. BRIDGE, Valet-de-Chambre du Roi.</i>	Page 5
— II. <i>A Mr. BINET.</i>	7
— III. <i>Au Maréchal de SAXE.</i>	8
— IV. <i>A la Comtesse de BRE'ZE'.</i>	10
— V. <i>A Mr. VAN HOY, Ambassadeur d'Hollande en France.</i>	11
— VI. <i>A la Marquise du SAUSSAY.</i>	13
— VII. <i>Au Duc de BOUFLERS.</i>	14
— VIII. <i>A la Marquise de FONTENAILLES.</i>	
— IX. <i>Au Maréchal de BELLE-ISLE.</i>	17
— X. <i>A la Marquise de BLAGNI.</i>	18
— XI. <i>Au Maréchal de SAXE.</i>	21
— XII. <i>Au Comte de LÖWENDAL.</i>	22
— XIII. <i>A la Comtesse de BRE'ZE'.</i>	25
— XIV. <i>Au Maréchal de SAXE.</i>	28
— XV. <i>A la Duchesse de DURAS.</i>	30
— XVI. <i>A Mr. d'ARGENSON.</i>	32
— XVII. <i>A Mlle. ALEXANDRINE.</i>	34
— XVIII. <i>A la Comtesse de NOAILLES.</i>	36
— XIX. <i>Au Marquis de LUGEAC.</i>	37
	39

LET.

TABLE DES LETTRES.

LETTR ^E XX. <i>A la Marquise du CHATE-</i>	<i>LET.</i>
	Page 40
— XXI. <i>Au Duc de BOUFLERS.</i>	41
— XXII. <i>A la Comtesse de BRE'ZE'.</i>	43
— XXIII. <i>Au Marechal de BELLE-ISLE.</i>	—
	44
— XXIV. <i>Au Chevalier de SADE.</i>	47
— XXV. <i>Au Comte de MAUREPAS.</i>	48
— XXVI. <i>A la Marquise du SAUSSAI.</i>	50
— XXVII. <i>A la même.</i>	52
— XXVIII. <i>A Mr. d'ARGENSON.</i>	53
— XXIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES.</i>	55
— XXX. <i>Au Comte d'ARGENSON.</i>	57
— XXXI. <i>A Mr. de CHEVERT, Lieutenant-</i>	
<i>Général.</i>	59
— XXXII. <i>Au Comte d'ARGENSON.</i>	60
— XXXIII. <i>A Mlle ALEXANDRINE.</i>	61
— XXXIV. <i>A Madame l'Abbesse de ST.</i>	
<i>ANTOINE.</i>	62
— XXXV. <i>A la Marquise du SAUSSAI.</i>	64
— XXXVI. <i>A la Duchesse de DURAS.</i>	65
— XXXVII. <i>A la Marquise de FONTE-</i>	
<i>NAILLES.</i>	67
— XXXVIII. <i>A la Comtesse de BRE'ZE'.</i>	69
— XXXIX. <i>A la même.</i>	71
— XL. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES.</i>	72
— XLI. <i>Au Duc de NIVERNNOIS.</i>	74
— XLII. <i>Au Comte de FRISE.</i>	76
	LET.

TABLE DES LETTRES.

LETTER XLIII. <i>A Mr. de la BEAUSSIERE.</i>	Page 78
— XLIV. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES.</i>	78
— XLV. <i>A la même.</i>	80
— XLVI. <i>A Madame de la POPELINIERE.</i>	82
— XLVII. <i>A Mr. CAMPBEL.</i>	84
— XLVIII. <i>A Mr. de PUISIEUX., Ministre d'Etat.</i>	86
— XLIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES.</i>	88
— L. <i>A la même.</i>	89
— LI. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES.</i>	91
— LII. <i>Au Marquis de SAINT CONTEST.</i>	93
— LIII. <i>Au Comte d'ALBEMARLE.</i>	94
— LIV. <i>Au Marquis de SAINT CONTEST, Ministre d'Etat.</i>	96
— LV. <i>A Mr. de PAULMI, Ministre d'Etat.</i>	98
— LVI. <i>A la Comtesse de BREZE³.</i>	100
— LVII. <i>Au Marquis de BEAUSSIERE.</i>	101
— LVIII. <i>Au Duc de MIREPOIX.</i>	102
— LIX. <i>Au Marquis de SAINT CONTEST.</i>	105
— LX. <i>Au Duc de NIVERNOIS, Ambassa- deur à Rome.</i>	108
— LXI. <i>A Mr. de MONTESQUIEU.</i>	110
— LXII. <i>Au Marquis de SAINT CONTEST.</i>	113

TABLE DES LETTRES.

LETTRES LXIII. <i>Au Comte de MAUREPAS Ministre de la Marine.</i>	Page 115
— LXIV. <i>A la Comtesse de NOAILLES</i>	116
— LXV. <i>A la Duchesse d'ETREES.</i>	118
— LXVI. <i>Au Duc de MIREPOIX.</i>	120
— LXVII. <i>Au Duc de RICHELIEU.</i>	122
— LXVIII. <i>Au même.</i>	123
— LXIX. <i>A la Duchesse de BOUFLERS.</i>	124
— LXX. <i>A la Marquise de BLAGNI.</i>	126
— LXXI. <i>A la même.</i>	128
— LXXII. <i>A Monsieur ROUILLE, Ministre d'Etat.</i>	130
— LXXIII. <i>Au même.</i>	132
— LXXIV. <i>A la Comtesse de NAVAILLES.</i>	133
— LXXV. <i>Au Marquis de CURSAY, Com- mandant en Corse.</i>	136
— LXXVI. <i>A Mr. de MACHAULT, Con- troleur-Général.</i>	138
— LXXVII. <i>A Mr. ROUILLE.</i>	139